

migrés clandestins attirés par l'Europe forteresse.

Pourquoi cette problématique ? Peut-être parce qu'elle est sensible à la question de l'identité. Enfant adoptée, elle n'a retrouvé sa mère qu'à l'âge de 42 ans. « C'est dire si je suis habituée à me poser des questions et à chercher des réponses », sourit-elle. Elle aime creuser les histoires personnelles chaotiques, emprunter des itinéraires non linéaires. À l'époque où le débat sur les quotas d'expulsions d'étrangers bat son plein, elle prépare un certificat d'écologie humaine à Bordeaux 3. Elle veut savoir qui sont les hommes derrière les chiffres. Elle se renseigne, épiluche le rapport du Sénat, regarde « à droite et à gauche », se rapproche de la Cimade, saisit les contacts qu'on lui donne.

### Les harragas, les « nini »

Elle pénètre en centre de rétention administrative pour recueillir la matière première, le témoignage. « Je ne leur apportais rien, se souvient-elle. Je n'avais pas la démarche d'une juriste ou d'une psychologue. Davantage celle d'une universitaire. Ce n'est pas moi qui allais leur donner leurs papiers. Je ne voulais pas être leur porte-parole, car je ne voulais pas me positionner comme militante. Je suis plutôt comme une amie éphémère. »

En 2008, son premier écrit est publié (1). Exigeante, insatiable, Virginie Lydie veut aller plus loin. Parmi les clandestins rencontrés, il y a Mehdi, qui l'éveille au problème des harragas (2), ces jeunes et moins jeunes qui ne sont ni régularisables ni expulsables. En plus des frontières, ils ont brûlé leurs papiers, leur passé, les étapes. Ils taisent leur vraie nationalité pour ne pas être reconduits dans leur pays d'origine. Mais s'exposent à une double peine. À la prison pour séjour irrégulier, et à la rup-

Virginie Lydie : « Ce n'est pas un bouquin thérapeutique, juste un témoignage criant de vérité. » PHOTO LAURENT THEILLET

## « C'est pour fuir l'humiliation que les harragas partent, mais chemin faisant ils vont devoir affronter des humiliations plus grandes encore »

ture sociale totale. « Faute d'espérer un visa qui ne viendra jamais, ils se lancent dans un pari fou qui tient à la fois de la loterie et de la roulette russe », écrit Virginie Lydie.

Une fois, deux fois, dix fois, ils tentent cette traversée interdite. Grâce à des témoignages, Virginie Lydie perçoit ces rêves d'ailleurs – « La France n'est pas un eldorado, mais certains s'en sortent, pourquoi pas eux ? » ; plonge dans la vie clandestine, dans la France d'en dessous, comprend l'impossible retour au pays, « où le regard des siens, des autres est la pire des prisons » ; fait le décompte de tous les dommages collatéraux de l'immigration choisie et sensibilise l'opinion et les candidats à la harraga. « C'est pour fuir l'humiliation que les harragas partent, mais, chemin faisant, ils vont devoir affronter des humiliations plus grandes encore », résume Virginie Lydie.

Mehdi reste pour elle un symbole de cette mal-vie, de ce « partir ou mourir » revendiqué par beaucoup. Passager clandestin dans sa propre

vie. « C'est une personnalité fantasque et exaspérante, mais aussi démolie par son histoire invraisemblable. »

### Elle franchit la ligne

Dès le début, elle choisit de s'impliquer sans prendre parti. Mais parce qu'elle « n'aime pas abandonner les choses et les gens en cours de route », elle franchit la ligne. Elle retourne le voir au CRA, en prison à Gradignan. Mehdi devient bien plus qu'un objet d'étude. « Il m'a fait vivre son errance. Il m'a fait confiance, je me sentais responsable de lui. » Elle va jusqu'à l'héberger quatre mois chez elle, à Bordeaux. « Des gens m'ont trouvée bizarre. C'était délicat. » Pour elle, c'était surtout cohérent.

Et parce que « c'est un personnage », elle lui a fait raconter son histoire dans un livre (lire par ailleurs). « Ce n'est pas un bouquin thérapeutique, se défend-elle. Juste le témoignage criant de vérité de quelqu'un qui a menti sur son identité pendant des années. »

En janvier 2011, Mehdi en était à sa cinquième tentative pour gagner l'Europe. Son bateau est tombé en panne. C'est Virginie Lydie qu'il a encore une fois appelée au secours.

(1) « Paroles clandestines. Les étrangers en situation irrégulière en France », éd. Syros-Cimade, 7,50 €.

(2) « Traversée interdite ! Les harragas face à l'Europe forteresse », éd. Cimade-Le Passager clandestin, 16 €.

## « Partir ou mourir »

### ÉDITION Dix-sept ans d'errance dans la France d'en dessous. Extraits

La deuxième tentative pour quitter la Tunisie à bord d'un bateau volé est la bonne. Mehdi a 15 ans. Il reste un temps à Palerme, où il est, à son insu, livreur de coke, à Toulon, où son oncle, qui lui a fait passer la frontière, l'exploite, à Marseille, où il vit deux ans dans une ferme, nourri, logé mais pas payé pour son travail.

« L'enfer n'est pas chaud, il est froid. J'ai fini par trouver un travail dans le bâtiment et un hôtel pas trop regardant pour les papiers. Je prenais ce que je trouvais. J'ai commencé à prendre l'habitude des couloirs et des squats, des rats et des souris. J'ai commencé à réaliser que, sans papiers, on est moins que rien. »

### Les fausses promesses

Le mal du pays le guette. « Les paysages de mon enfance étaient redevenus les plus beaux de la Terre et je regrettais de les avoir quittés, mais je ne pouvais pas rentrer, surtout pas comme ça, pas comme un clochard. » Il apprend à boxer, erre de gare en gare, ne sait pas quoi faire de sa vie, consomme des stupéfiants, revient à Palerme, se fait contrôler.

Parti comme un voleur, il revient comme un chien, moqué. « Tout ce que j'avais voulu fuir et qui, de nou-

veau, m'entourait. » Une seule pensée lui trotte dans la tête. « Partir ou mourir. » Il a de mauvaises fréquentations, gagne de l'argent sale, le gaspille salement. On le surnomme Montana, il se fait appeler Mohammed Rahil, « celui qui est parti pour toujours », et se dit marocain. Même les consulats s'y perdent et ne le reconnaissent pas comme ressortissant.

Il se marie religieusement, aura un fils, alterne séjour en prison, où il devient accro aux médicaments, et en centre de rétention. « En prison, je rêvais de liberté, mais quand j'étais en liberté, je me sentais comme un animal traqué, vivant dans la peur et l'angoisse. » Il se fait aider par une famille cannoise, débarque à Paris, dort dans des voitures, des couloirs, au cimetière, traîne dans les marchés, vit de pickpocket, trouve un travail en cuisine, le perd quand on menace sa patronne de poursuites, court les chantiers, est victime d'un accident du travail, se sent comme un détritris à la rue.

Retour à la case prison. Solitude. Puis c'est la rencontre avec Virginie Lydie. À elle seule il décide de « confier toute cette boue qui avait emporté [sa] vie comme un oued en crue. »

« Ma vie de clandestin en France », de Virginie Lydie, éd. Boîte à Pandore document, 16,90 €.

FL.M.